

Ce mois-ci l'oiseau du mois ne sera pas un dinosaure, mais un lézard, puisque nous allons parler de l'Orvet.

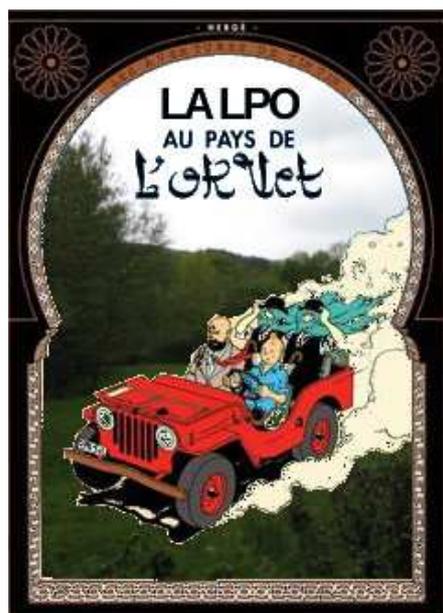
Mais parfaitement, les oiseaux sont des dinosaures et si vous ne me croyez pas, vérifiez. En tout cas, c'est la théorie la plus couramment admise. Quant à l'orvet, c'est un lézard, comme en attestent ses paupières – les serpents n'en ont pas - sa queue détachable en cas de danger, par autotomie (d'où son nom de « serpent de verre ») et ses quatre petites pattes. Bon, c'est vrai, celles-ci ont disparu depuis longtemps et font de notre espèce un *lézard apode*.



*Orvet fragile – photo F. Dubois / LPO*

Parfaitement cylindrique, la tête formant à peine un vague renflement, l'orvet ressemble donc à un petit serpent d'un demi-mètre de long au maximum. Les mâles sont d'une teinte grise ou brune homogène, femelles et jeunes se distinguant par des flancs plus sombres. Observable d'avril à septembre, notre héros est considéré comme non menacé en France et en région ; mais encore faut-il compter avec les incertitudes sur l'évolution des populations, sur ces taxons peu prospectés.

La bête est globalement facile à reconnaître, à condition de bien la voir, et là, c'est le drame. Où voir l'orvet ? Allons le chercher chez lui.

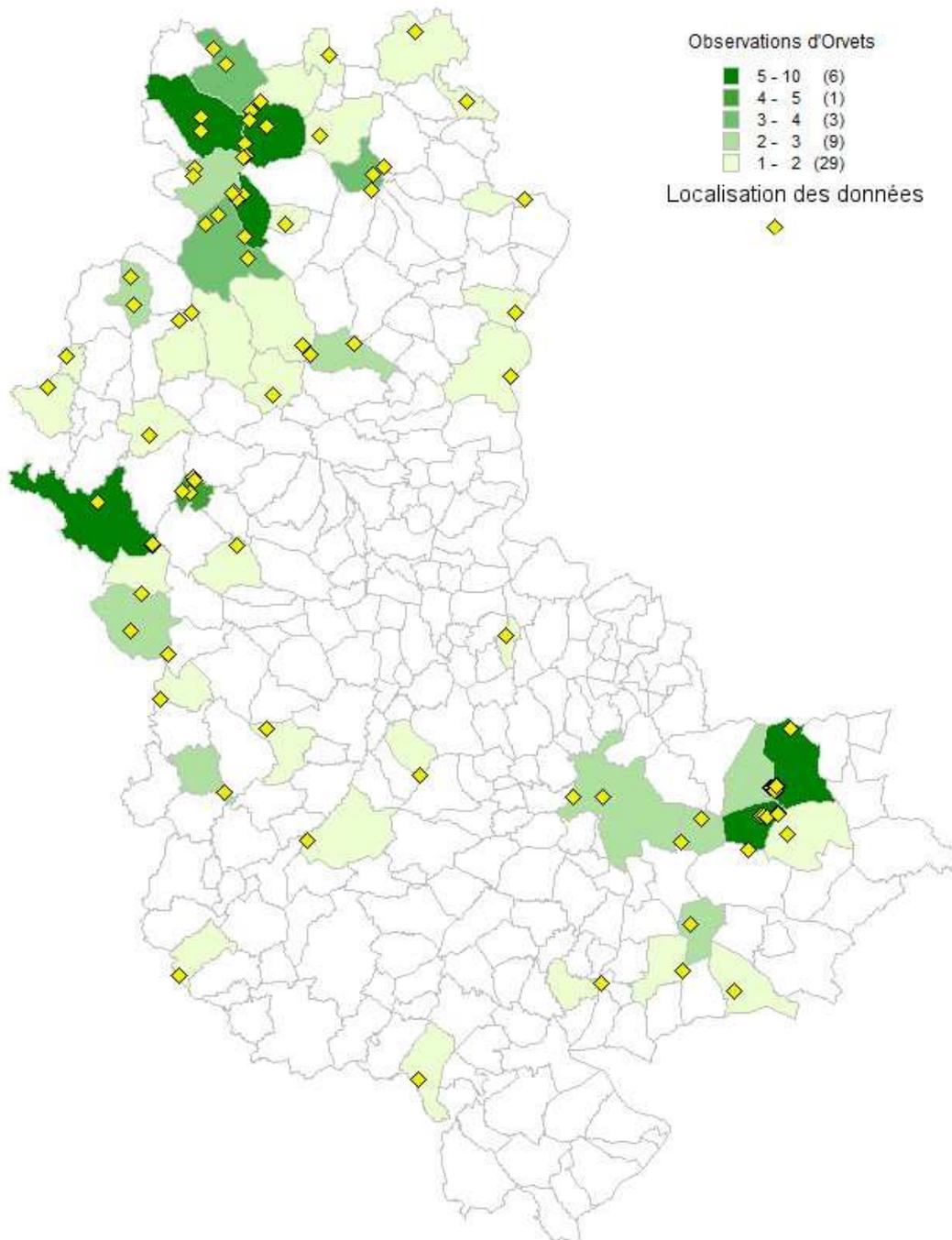


Le pays de l'orvet est, dit-on, « partout, sauf là où c'est trop sec » ; du moins là où il y a aussi une belle épaisseur de végétation où se dissimuler, et un sol de terre meuble à disposition. Il semble éviter les terrains alluvionnaires trop exclusivement composés de graviers et de galets, bien qu'il existe quelques données. On trouve tout de même l'orvet, en théorie, dans une grande variété de milieux : jardins, lisières, clairières, haies, friches... Il recherche particulièrement le bois mort et les divers autres micro-écosystèmes sous lesquels se tapir. Pour le découvrir, il faut soulever, non pas de la fonte, mais des souches, des plaques, des pierres. On choisira de préférence un ciel voilé – soit dit sans attenter à la laïcité républicaine – car ce monsieur a son petit côté ver de terre : il n'apprécie pas les coups de soleil ni les fortes chaleurs et en cas de nécessité, il fouit. La donnée d'Orvet par excellence est un individu découvert mussé dans sa thébaïde constituée d'une souche, dans une coupe forestière du Beaujolais.

Il fouit, parfaitement ; pour peu que le sol soit meuble, il n'hésite pas à s'y enfoncer, et c'est d'ailleurs là qu'il passera la mauvaise saison, souvent en boule avec des congénères. Il pourra pour cela réutiliser des terriers de micromammifères. Quant au régime alimentaire de l'animal, il est composé d'invertébrés divers capturés dans la litière.

Des exigences écologiques somme toute raisonnables en fin de compte ; mais de là à conclure que l'orvet pullule ! Avec cent neuf données, il pointe seulement au dixième rang des reptiles dans Faune-Rhône, très loin derrière les Lézards des murailles (4500 données) et vert (1900) mais aussi la Couleuvre verte et jaune (près de 1500 mentions). Même la Couleuvre d'Esculape est plus souvent notée que lui...

Voici la carte des données existantes (en jaune) avec en supplément gratuit le nombre de données par commune (dégradé de vert).



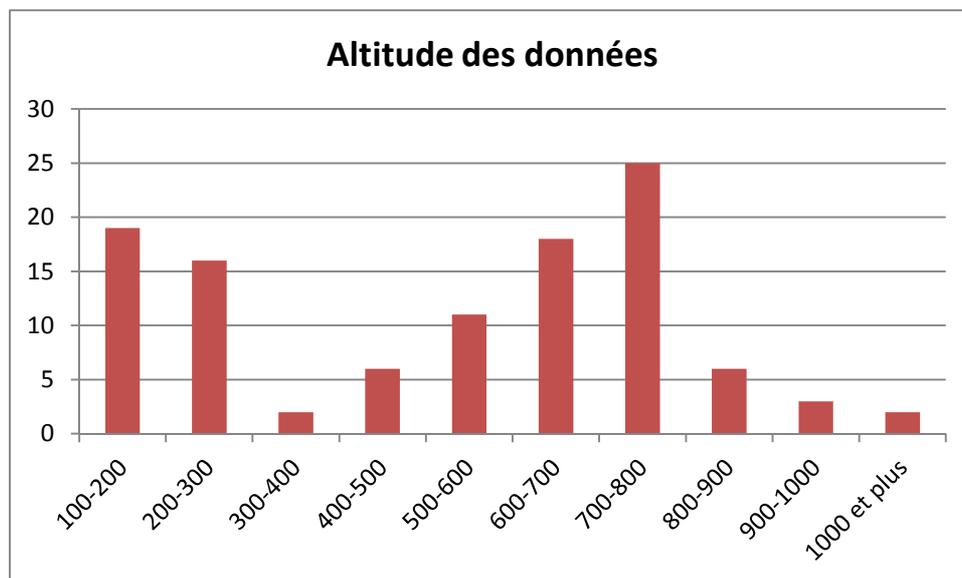
En première approche, on n’y comprend goutte. Voilà une espèce qui ne craint pas de s’aventurer en plein Lyon mais qui fuirait le pays des Pierres dorées tout comme les plateaux agricoles (Mornantais et Chamousset) tout en prospérant dans l’est lyonnais ! À seconde vue, cette étonnante répartition s’explique par un détonant cocktail d’effet prospection et d’écologie de l’espèce. Dans la plaine de l’est, des recherches le long des haies, des données anciennes, des observations accidentelles (animaux écrasés ou même égarés dans une école...) garnissent quelque peu la carte. Là où des prospections spécifiquement consacrées aux Reptiles ont été menées, on l’a découvert (Décines, Meyzieu, Chassieu, Jonage...)

Et dans le nord-ouest de la Rhodanie ultérieure (citérieure si vous y habitez, bien sûr), nous trouvons à la fois des conditions plus fraîches et humides, notamment côté Loire, des paysages préservés, et, pour toutes ces raisons, des prospections ciblées sur les lisières et

coupes forestières qui ont permis de débusquer la bête. Quant au vignoble du Beaujolais et aux plateaux agricoles du sud-ouest, climat plus sec, haies plus rares et agriculture plus intensive défavorable aux invertébrés se combinent avec une moindre intensité de prospection (pour les reptiles, s'entend) pour aboutir à ces grands blancs.

Précisons enfin que les données lyonnaises proviennent toutes deux de la colline de Fourvière.

Connu des altitudes les plus basses jusqu'à plus de 1400 mètres en région Rhône-Alpes, l'Orvet n'a rien à redouter de la modeste topographie rhodanienne. 60% des données ont été recueillies à plus de 500 mètres et c'est la tranche de 700 à 800 mètres qui se montre la plus riche, avec près d'un quart des observations. La lacune dans la classe 300-400 mètres s'explique sans doute par le fait qu'elle correspond largement à des zones de cultures et de vignobles peu favorables à l'Orvet.



Espèce considérée comme non menacée, au plan national mais peu mobile, l'Orvet, qui était autrefois présent jusque dans nos potagers, n'est peut-être pas en aussi bon état de conservation qu'on le suppose. Ses populations sont aisément mises en difficulté voire isolées par la fragmentation de leur habitat par les infrastructures humaines, ce qui empêche le brassage génétique. Il est également très sensible à l'usage de produits chimiques (pesticides) qui détruisent sa principale nourriture et à la modification de son habitat naturel (broyage des haies, nouvelles routes...).

L'Orvet est insuffisamment connu dans le Rhône. Un coup d'œil à sa carte de répartition régionale dévoile le statut de parent pauvre de notre département : on y constate de vastes lacunes qui n'auraient pas forcément lieu d'être au regard des territoires que l'espèce occupe dans les départements voisins. Il est très difficile à observer car il ne s'expose que très peu et utilise souvent le principe de tigmothermie (régule sa température par conduction sous un abri ayant accumulé de la chaleur), ce que le rend invisible, mais il s'autorise parfois de vrais bains de soleil direct, jamais loin d'une très bonne cachette. Ce mois de septembre pourrait être celui de belles découvertes (le tout sans manipulations, juste avec les yeux !) au centre et à l'ouest du département, et pourquoi pas dans l'ouest lyonnais.